

*La Maison-Dieu*, 206, 1996/2, 7-20

Albert ROUET

## UN DIOCÈSE FACE AUX MUTATIONS DU MONDE RURAL

QUAND on lit une épître de saint Paul, il est bien difficile d'en tirer l'analyse sociologique des destinataires, mais on devine assez nettement les problèmes de leur vie religieuse. Nous faisons souvent le contraire : d'une analyse sociologique — certes indispensable —, nous passons directement à un choix de priorités pastorales sans la médiation d'une réflexion sur les mentalités, avec leurs valeurs et leurs refus, avec le crédible accepté et l'incroyable rejeté.

### SITUATION

Plus que la sociologie, nous allons nous attacher à décrire, à grands traits, les mentalités religieuses. Tout en tenant compte des différences liées à l'histoire, on peut dire que, généralement, les mentalités religieuses sont caractérisées par cinq facteurs.

1. La permanence, parfois peu consciente, d'un vieux fonds chrétien. Il ne sait pas toujours s'exprimer. Mais, il est là, prêt à se manifester en des « occasions solennelles », par exemple les obsèques, où il est fréquent de

voir les églises pleines, les hommes y assistant sans honte aucune, contrairement à ce qui se produisait naguère.

2. L'effondrement du déisme. La « croyance en un dieu » a servi de dénominateur religieux commun. Ce dieu, créateur, parcimonieux pourvoyeur de miracles, garant de l'immortalité, sans Trinité ni incarnation, sans dogme pour l'identité de la foi ni corps ecclésial, est en train de s'estomper. Sa place est libre pour tous les courants gnostiques ou sectaires. L'Église n'a rien à gagner à délaisser ceux qui en restent à ce vague déisme. Il est urgent de l'évangéliser. Tâche difficile puisque c'est lui qui inspire, souvent, les demandes de cérémonies à l'église — célébrations qu'on souhaite privées ou familiales — plus qu'il n'oriente vers les sacrements de la foi. Il nous faut chercher aujourd'hui comment présenter les sacrements à partir du Christ historique bien sûr, mais également en s'appuyant sur le Seigneur, « maître du monde et de l'histoire ».

3. La revitalisation du christianisme. Il se produit une renaissance de la vie chrétienne, modeste mais réelle. Le synode diocésain, terminé en 1993, donne à la fois la preuve de son existence et le signe de son élan. Un nombre important de chrétiens sont engagés au service de l'Église. Certains ont reçu des « ministères reconnus » : la mission reçue de l'évêque les accrédite auprès des autres, croyants ou non. Cette vitalité est perceptible en des indices aussi divers que la ferveur du nombre croissant de personnes qui participent aux pèlerinages, l'augmentation du nombre de catéchumènes, l'audience des chrétiens dans la vie sociale...

4. La sécularisation dont tout le monde parle est un phénomène complexe mais bien réel. Ce phénomène entretient des liens avec la diffusion des informations sur le monde entier, avec le déplacement des populations vers les villes, avec les mutations techniques et économiques... La sécularisation me paraît plus être un fait *subi* que pensé. C'est peut-être pourquoi elle enfante une protestation vers l'irrationnel, donc vers la crédulité. L'échec de tant de promesses sociales, techniques ou économiques, produit des besoins de compensations affec-

tives, de protection individuelle. Tout devient crédible de ce qui rassure et comble. La montée du piétisme, l'incohérence de tant de foi puisent là leur origine.

5. Cette situation entraîne avec elle une interrogation au sein de l'Église. Je la résumerai par cette formule : un *retour* ou un *recours* à la foi ? Différence subtile mais fondamentale. S'il s'agit d'un *retour* à la foi, il est donc question de revenir au cœur de la vie chrétienne, au Dieu Trinité qui, étant lui-même partage et communion, appelle l'humanité à participer à sa propre vie. Cet appel passe par l'humilité de l'incarnation dont la logique, toute trinitaire, est celle de l'échange. Il commande une proximité avec les hommes, un compagnonnage de destin. Le rapport de fraternité avec le monde n'est pas complaisance, mais transfiguration. On n'évangélise que de près, que d'en bas. Comme on aime. L'*identité* véritable de la foi se prouve par cette livraison. L'Église est donnée au monde.

Mais s'il s'agit d'un *recours*, il me semble que, même si les termes utilisés sont voisins, la visée est tout autre. L'*intention* n'est pas la même : au lieu de revenir à la foi pour mieux être lancé au monde, on y revient comme dans un sein où la chaleur importe plus que l'acte de naître. L'*identité* nécessaire est plus perçue comme une distinction séparatrice que comme une différence qui permet la communion. Il y a une puissante investigation protectrice dans laquelle être face au monde (position de tout dialogue) n'implique pas qu'on ait quoi que ce soit à recevoir des autres hommes. La piété tend à l'emporter sur la foi.

Ce problème est aujourd'hui au cœur de la pastorale. Il est d'ailleurs beaucoup plus subtil que la distinction entre traditionalistes et conciliaires. Ainsi, entre chrétiens engagés et chrétiens déistes, s'étend parfois une incompréhension qui peut conduire les premiers à durcir leurs positions en face des seconds jugés plus consommateurs. Le courant traditionnel, reprenant en cela les stratégies du XIX<sup>e</sup> siècle, s'accommode mieux des motifs impurs du populaire. La nuance distingue exactement ce à quoi les deux courants sont plus ou moins attentifs : la valeur

accordée au sentiment religieux et à ses manifestations. Le religieux est-il un lieu où l'homme exprime et découvre qui il est ?

### MUTATIONS

Les particularités religieuses locales sont emportées dans des mutations rapides d'ordres très différents, qui recomposent certainement un nouveau visage de l'Église diocésaine, même si personne ne voit encore distinctement ce qu'il peut devenir. C'est dans ce brassage que la pastorale intervient, non pas en s'adaptant bon gré mal gré à ces évolutions, mais en y participant comme *acteur*. Ainsi la liturgie et les sacrements n'ont pas seulement à s'inscrire dans un cadre déjà établi, à le bénir ou — ce qui est mieux dit mais qui revient au même — à le « célébrer ». Liturgie et sacrements constituent aussi des dynamismes sociaux essentiels à la vie de l'Église et puissamment symboliques pour une population. Ils expriment donc une manière pour l'Église de comprendre sa relation au monde. Tel est la visée qui sous-tend la description des principales modifications.

#### Le nouvel espace péri-urbain

Dans cinq ans, la moitié de la population du diocèse (soit 365 000 habitants sur 740 000) habitera sur moins de 80 kilomètres autour des trois villes principales. Comme ces villes resteront à peu près stables, la croissance concerne avant tout un ancien espace rural situé après les banlieues et qu'on appelle le « péri-urbain ».

Globalement, il s'agit d'une population homogène de ménages encore jeunes, travaillant tous les deux, habitant en pavillon. La vie associative est souvent dense. Le rapport à l'église, celle de l'ancien village rural, quasi nul. Le fait de venir s'installer à la périphérie des villes engendre de multiples déplacements et, par contrecoup, le désir de sauvegarder sa vie privée. Le lien avec les

parents ou les grands-parents sert de repère pour les fêtes familiales. Le sport et les activités culturelles occupent les enfants jusqu'à plus soif. Il est probable que ce nouvel espace humain influencera les modes de vie des espaces purement ruraux.

Les sectes prospectent méthodiquement cette nouvelle population. Vaguement coupable de s'être déracinée, avec un fort taux de divorces, pratiquant régulièrement la contraception, son premier sentiment vis-à-vis de la foi est — j'en fus surpris — la « peur » : peur de ne plus avoir les repères de jadis, peur d'un comportement que l'on dit libéré mais qui reste terriblement conforme aux modèles télévisuels, peur de toucher à ce fragile équilibre qui fut si long à trouver... La cohabitation (qui n'est plus juvénile), le retard pour demander le baptême de l'enfant, un taux de catéchèse qui flanche : tout indique une population « entre deux », entre un ancien style de vie inadéquat et un nouveau qui n'a pas encore pris racine. C'est une terre de mission qu'étudie actuellement le diocèse avant de décider quelques actions à entreprendre.

Devant ces gens qui ne connaissent plus le chemin de l'église paroissiale, ne s'engagent pas dans un mouvement, les moyens classiques de la pastorale se trouvent singulièrement démunis. Il reste le besoin de relation, un désir de convivialité, l'appartenance à un groupe d'amis... Ce sont des réseaux qui fonctionnent, limités, temporaires, car les déménagements sont fréquents. Une pastorale de la durée, du long terme, n'est plus tout à fait adaptée. Il faut au contraire saisir l'occasion, agir vite et fort, semer pour que d'autres récoltent. À titre de comparaison, que signifient les quatre années de catéchisme dans ce quartier d'une ville où les gens résident en moyenne deux ans et demi ?

### **Modification radicale de l'espace rural**

Si le nombre d'agriculteurs continue à baisser, de nouvelles catégories de population viennent résider à la campagne : non seulement des retraités, mais davantage

de médecins, de techniciens agricoles... Beaucoup de communes prennent des initiatives pour maintenir un dynamisme : un festival du film ornithologique attire dans une commune de moins de 900 habitants, entre 25 000 et 30 000 visiteurs. Dans un canton, l'été dernier, chaque commune a créé une activité spéciale (exposition de photos, marchés relancés, circuits en VTT...). Beaucoup de chrétiens sont engagés dans un conseil municipal ou un comité des fêtes. Face à ce dynamisme qui prouve une volonté de vivre dans la commune, que peut proposer la communauté chrétienne comme telle ? Pas uniquement le sacrement des malades... Il est probable d'ailleurs qu'une commune actuellement de 400 habitants vive mieux qu'en 1900 où elle en comptait deux fois plus.

En ce diocèse de 604 paroisses dont 44 % ont moins de 300 habitants (ayant donc un nombre infime de jeunes), la constitution de secteurs paroissiaux, voici une quinzaine d'années, a représenté un progrès indéniable. À peu près coïncidant avec un canton, le secteur pastoral est la première unité pastorale de base qui coordonne les activités, impulse des orientations et accomplit en commun nombre de gestes pastoraux : le catéchisme se fait souvent en secteur, la confirmation est toujours célébrée en secteur. Il est sûr que la rapide diminution du nombre de prêtres a favorisé la mise en place de ce dispositif, lui-même suivi, sur le plan civil, par quelques communautés de communes.

Les responsables de la vie civile s'intéressent aux évolutions de l'Église, craignant qu'après la SNCF, la poste, les petits commerçants, la paroisse à son tour ne ferme définitivement. L'Église n'a pas à entrer dans cette logique de la récession dictée par une rentabilité.

Cependant, le fonctionnement du secteur peut être compris de deux façons très différentes qui sont loin d'être neutres pour la pastorale. Ou bien, le secteur centralise tout et fonctionne comme une superparoisse : en ce cas, il regroupe les chrétiens convaincus qu'il draine des communes avoisinantes. La liturgie part de ce centre, les messes tournent d'église en église. Quand il n'y a pas de messe, l'ADAP souligne l'absence du prêtre à ceux

qui n'ont pu, en voiture, se disperser dans les messes de leur choix. Mais l'urgence, devant la volonté des petites communes de maintenir une vitalité, demande non pas de limiter le nombre des paroisses et d'en agrandir la taille, mais bien d'en changer le fonctionnement.

Ou bien, le secteur dont j'estime l'existence nécessaire s'organise sur le mode de la communion à partir d'équipes de laïcs prenant en charge la vie ordinaire d'une communauté chrétienne faite de une, deux ou trois actuelles paroisses. À ces équipes, revient évidemment le soin d'organiser la vie chrétienne chez elles. On ne peut remplacer un prêtre permanent par un laïc, bénévole ou rétribué. Il convient de changer le fonctionnement de structures constituées par des prêtres et autour d'eux, par la constitution d'équipes de base animant une « communauté locale ».

### **Trouver une symbolique religieuse dans ces mutations**

L'oubli des mentalités entraîne une fâcheuse conséquence : le repli sur l'immédiat cache la dimension symbolique de l'existence. On veut une liturgie proche de la vie, excellent désir. Mais à vouloir « coller à la vie », on risque de l'aplatir. La liturgie devient, par conséquent, le lieu expérimental de tous les conflits. Garder ou renvoyer les enfants de chœur, prendre ou non une chasuble sont des décisions qui signifient une attitude conciliaire ou traditionaliste. Comme on se situe ici sur le plan de l'*imaginaire*, c'est-à-dire d'une projection immédiate, il en découle nécessairement un problème de pouvoir. L'unicité de l'agent qui décide (un prêtre, un petit groupe) définit l'orthodoxie locale au gré des changements de titulaire. Ces gestes sont hors du champ symbolique puisque aucune parole ne vient se dresser en loi fondatrice entre le réel et sa représentation. Par exemple, il est impensable, pour cette position, de prendre une chasuble et de voter à gauche !

Or, il n'y a de vie réelle que par la présence, en tiers, d'une symbolique chargée d'évoquer le cœur de la vie et non le superficiel, l'espérance et non l'immédiat. Seule la symbolique proteste de la dignité humaine qui, étonnamment, se manifeste aujourd'hui par des fêtes, par de la convivialité, donc par l'annonce de cette vie, mais autrement. Il n'y a pas de vie sans utopie — et c'est cela aussi qu'affirme la liturgie. Cette composante est d'autant plus précieuse qu'elle rejoint des aspirations contemporaines : des communes rurales veulent vivre. Les autorités civiles, parfois en de très petites communes, ont consenti d'énormes efforts pour restaurer leur église. Dans cet investissement, se mêlent la redécouverte de la beauté, l'attachement aux racines, l'intérêt pour la valeur culturelle, autant d'indices qui sollicitent le cultuel à ne pas désertier les lieux ni leur beauté. L'Église est ainsi sollicitée de servir la symbolique de la vie des hommes.

Le repli sur l'immédiat, en particulier dans les sectes ou les courants gnostiques, représente une autre manière d'écarter le symbolique, donc d'emprisonner l'homme dans le superficiel ou dans ce qui lui correspond, le rêve. Le conflit entre l'attention à la vie et le culte, fruit d'une situation de chrétienté devant s'ouvrir au monde, est aujourd'hui dépassé et inopérant. Non pas que toute liturgie soit automatiquement adaptée ; il est des célébrations rituellement impeccables et mortelles. Mais en ceci que l'annonce contenue dans l'acte liturgique rejoint l'attente des hommes qui aspirent à vivre vraiment et à trouver les lieux symboliques de leur espérance. Le culte authentique construit l'homme.

Un mot pour prévenir une objection : on dira peut-être que le but de la liturgie est la louange de Dieu. Bien sûr, mais je ne vois pas en quoi Dieu, celui de la Bible, pourrait se satisfaire d'une louange d'esclaves. La gloire de Dieu et le salut des hommes restent indissolublement unis dans la célébration eucharistique.

## LES CHANTIERS À ENTREPRENDRE

Dans cette situation, en cette région de France, sur quels objectifs faire porter nos efforts ? Il existe des services diocésains de pastorale animés par des prêtres, des religieuses et des laïcs. Des Mouvements apostoliques ou spirituels travaillent avec efficacité.

Il m'apparaît utile de signaler quatre lignes prioritaires, à condition de bien se rappeler qu'une priorité donne une hiérarchie de tâches et non pas un monopole qui exclut ou déprécie d'autres activités.

### La place des services diocésains

Je voudrais redire ici ce que j'ai indiqué pour les secteurs pastoraux : ils ont moins à être une instance centralisée de pastorale qu'une communion de communautés locales donnant à voir, au plus près des gens, ce qu'est l'Église comme communion. Ce principe doit également présider au gouvernement d'un diocèse aussi vaste (200 kilomètres pour chaque diagonale) et aussi diversifié. C'est pourquoi il est envisagé de donner à ces régions naturelles (appelées « zone » ou « pays ») une autonomie pastorale accrue. Le diocèse lui-même doit se présenter selon la même logique : non pas centralisée, mais fédérative (communienne) de « pays » différents.

Mais il n'existe de communion que si un acteur de la communion s'en fait le serviteur. La communion n'est pas une addition ni une juxtaposition. Elle est une reconnaissance mutuelle des particularités : cette « mutualité » (fraternité) demande, pour être réelle, des activités faites ensemble où apparaissent les points communs, où l'unité soit recherchée pour elle-même. Telle est la vocation des services diocésains.

Serviteurs de l'unité diocésaine, ils sont également les agents d'impulsion, de recherche et de formation. À ce titre, ils apportent à chaque « pays » un élan qui évite à

la communion de retomber dans un équilibre morne et statique. Reliés à l'évêque dont ils sont comme « les mains », ils sont également l'expression de l'unique presbytérium du diocèse. Une réflexion commence pour savoir dans quels services il convient de laisser des prêtres déjà peu nombreux.

### **Retrouver la symbolique de la vie chrétienne**

En forçant les traits pour simplifier le problème, on peut décrire la situation actuelle en trois composantes : l'attention à la vie, le respect des rites et, entre les deux, un équilibre parfois honnête, souvent sans grande inspiration.

Ce n'est pas une situation originale ! Sinon qu'elle me paraît voiler, en restant sur le plan des actions à faire, la véritable mission de la liturgie.

La liturgie est ce lieu, cette action, où l'Église se donne à voir comme Église, celle que le Christ convoque, transforme et envoie, selon la comparaison nuptiale d'Éphésiens 5, 25-29. L'action liturgique célèbre un mariage, une alliance. Elle irradie du feu de l'Esprit, « au cœur de ce monde » comme nous chantons. Action du peuple de Dieu, elle ne peut se contenter de supposer que chaque participant compensera par sa ferveur intérieure les indigences de la célébration — ce dont trop souvent se contente la moyenne ordinaire. Car la liturgie construit le peuple de Dieu comme Temple de l'Esprit. L'acte de faire peuple est généralement plus supposé qu'accompli. Du coup, l'image donnée est plus celle d'un rassemblement ou d'une réunion que celle, symbolique, d'une communauté signe du Royaume qui vient.

À cela concourent plusieurs raisons : la prudence de ne pas raviver les outrances ni les oppositions d'hier, la difficulté d'être créatif chaque semaine, la nécessité de garder un style liturgique qui permette aux fidèles d'entrer rapidement dans la célébration... Tout cela se comprend et même est positif. Mais, au cœur de cette logique, le passage de l'imaginaire au symbolique s'effectue mal. Donc

le sens plénier de la célébration n'est pas dévoilé. Ainsi le respect des rites ou l'attention à la vie sont posés en antagonismes. Ils expriment en réalité des choix implicites : la recherche de la liturgie qui plaît (contrairement à Ga 1, 10). Respect des rites ou attention à la vie sont instrumentalisés pour bâtir une liturgie qui obtienne la faveur d'un groupe. L'équilibre ordinaire, lui, satisfait le goût « moyen » des assemblées : il dit ce qu'elles aiment. Ne soyons pas surpris si peu de jeunes s'y retrouvent. La soumission à ce qui plaît évite le passage au symbolique, à l'« Autre » de l'Assemblée. La liturgie devient miroir.

Or l'attention à la vie est dépassement du superficiel pour tendre vers le cœur. Il faut donc qu'une parole, venue en tiers, coupe l'immédiat pour obliger à avancer : tel est le sens du rite qui empêche de s'approprier une célébration. À son tour, le rite peut décliner en rubricisme (y compris dans « l'intégrisme » de l'usage de « Prions en Eglise », lu intégralement, sauf la consécration, aux ADAP !). La référence à la vie de l'assemblée oblige à un dépassement du seul rite. Attention à la vie et rite sont deux formes de la « loi » qui permettent de passer au symbolique, c'est-à-dire à Celui qui est l'Autre de l'assemblée.

Il nous faut donc créer des rites nouveaux pour la prière dominicale, avec des aspects propres si elle est occasionnellement présidée par un diacre. Les communautés monastiques du diocèse sont associées à cette création. Cette recherche s'accompagne d'un effort catéchétique pour rendre accessible la symbolique de l'art roman très présent sur cette terre.

### La place des laïcs

J'ai bien dit la *place* et non pas le rôle. Car le rôle est depuis longtemps connu : lectures, préparation des sacrements (CPB, CPM...). Presque partout s'activent des équipes liturgiques. Donc ce qu'elles ont à faire se fait. Il reste à savoir où le faire, à quelles places. Là, je pense à deux points d'attention.

*Dans les communautés locales : un travail en équipe.*

Une équipe liturgique arrive à s'isoler, à prendre le pouvoir : elle accomplit son rôle, mais pas à sa juste place. Puisque je tiens à développer la vie de prière, à remplacer les ADAP par la louange dominicale (avec des formes nouvelles), la place des équipes liturgiques doit être soigneusement précisée.

Que faut-il pour que vive une communauté locale ? Essentiellement une équipe de base. On ne remplace pas un prêtre par un laïc. Le signe hiérarchique du prêtre demeure sous des formes ministérielles renouvelées : il ne sera plus le curé de village comme autrefois. Concrètement, ce signe était la preuve visible de l'appartenance à l'Église. Comment le relayer en proximité, sinon par le signe de la communion, selon l'unique commandement laissé par le Christ, celui de « nous aimer les uns les autres » ?

L'équipe de base comprend les cinq charges nécessaires pour qu'il y ait ecclésialité. Deux charges peuvent être électives, celle de représentant de la communauté (appelé « délégué pastoral ») et celle de trésorier. Trois charges ne sont pas matière à élection, mais proviennent des charismes personnels : le service de la prière, l'annonce de la foi et le service de la charité.

La liturgie, dans ce cadre, n'est donc pas un service annexe de l'action curiale, mais une composante de l'équipe de base, intégrée à sa responsabilité commune. Car c'est l'équipe qui est « installée » liturgiquement pour animer la communauté locale. L'animation est un fruit de la communion au sein de cette équipe. Telle est la place de la personne chargée de la prière dans l'équipe de base.

*Au secteur.*

Un « va-et-vient » se met en place entre ce qui relève des communautés locales et ce qui est de la responsabilité du secteur, lieu de communion, d'impulsion et de soutien. L'organisation des messes et des louanges dominicales

relève du Conseil pastoral du secteur. Celle de la sacramentalisation également.

À terme, il est envisagé que les sacrements d'initiation chrétienne (en clair : les baptêmes et la première communion — pour la confirmation, c'est déjà en œuvre) relève du secteur. Car ce sont les sacrements d'entrée dans la communion ecclésiale. Je n'envisage donc pas de députer des laïcs pour baptiser et préfère créer des « Fêtes du baptême ».

Dans les communautés locales, outre les louanges dominicales et les exercices de piété, seront célébrés les mariages et les obsèques. Le nombre de mariages permet facilement au prêtre du secteur de les célébrer, ce qui évite en outre de renforcer leur aspect seulement privé ou familial.

Les obsèques, lieu important d'évangélisation, sont fréquentes dans une population rurale vieillissante et la présence d'une ou de deux maisons de retraite accapare beaucoup de temps au prêtre. Confier leur célébration à des laïcs est inévitable, à condition qu'il s'agisse de membres d'une équipe reliés à d'autres organismes (équipe de base, Service évangélique des malades...) et non à des personnes seules.

On voit nettement que la place des laïcs s'intègre dans la constitution d'équipes manifestant la communion de la foi, de l'espérance et de la charité.

### **La sacramentalisation**

C'est un problème spécifique qui se pose depuis longtemps. Son acuité vient aujourd'hui de ce qu'il se situe au croisement de deux mouvements de sens contraire : un reste d'un déisme déclinant (des jeunes qui ne sont plus sacramentalisés) mais dans l'élan d'un christianisme bien vivant. Les chrétiens convaincus comprennent mal les pratiques d'une tradition exsangue et les « croyants non pratiquants » se sentent rejetés par une Église qu'ils ne reconnaissent plus et qui avance sans eux.

Je pense que nous n'avons rien à gagner à abandonner ces croyants non pratiquants à une dérive ou à leur imposer des épreuves dont ils ignorent le bien-fondé. Plutôt que de tester leur foi — ce qui est impossible — une attitude patiente de miséricorde, un réveil de leurs racines chrétiennes, une annonce explicite de la foi leur montreront un visage d'Église dont ils ne savent rien. L'accueil par des laïcs comme eux mais engagés dans la foi est, auprès d'eux, un témoignage indispensable pour les initier à la réalité de l'Église.

Dans le péri-urbain, étant donné la mobilité des populations, la même « convivialité » pour préparer les sacrements est le premier moyen de renouer des relations. La vérité et l'intensité de ces liens reconstruiront une mémoire chrétienne.

Mais cela demande au groupe de chrétiens convaincus de se sentir responsables de ces frères si proches mais non pratiquants. Il serait dommage que les premiers prennent l'attitude du frère aîné qui refuse de se réjouir du retour d'un cadet qui, après tout, ne cherchait qu'un patron. La convivialité est ici une forme de la charité pastorale.

Dans ce cadre, les mouvements apostoliques sont l'interface indispensable des communautés locales. Celles-ci leur offrent une base de fondation plus large ; ceux-là leur donnent un souffle missionnaire.

Le prêtre verra sa mission évoluer. Non plus recteur de sa paroisse, il sera le « père dans la foi » soutenant l'action des laïcs, le ministre de la communion ecclésiale par la célébration des sacrements et l'éveilleur de la mission auprès de ceux qui sont au loin.

En fait, il s'agit d'accomplir un passage : non pas se contenter d'appliquer les orientations d'un synode, mais de vivre, dans tout le diocèse, une véritable synodalité. Marcher ensemble rend visible l'Église comme communion. Ce visage qu'elle veut donner d'elle-même la rend d'autant plus proche des hommes à qui elle est envoyée.

Albert ROUET